



Numéro : 27

Janvier 2012



Illustration Jacques Saraben

ALLES : À SES SOLDATS MORTS POUR LA FRANCE.

Les premiers monuments aux morts apparurent à partir de 1889 pour honorer les soldats morts lors de la guerre franco-prussienne de 1870. Les pertes massives de la Guerre de 1914-1918 multiplièrent ces monuments jusque dans les plus petites communes de France dès la fin des hostilités. La seconde guerre mondiale et les conflits qui suivirent ajoutèrent d'autres plaques commémoratives.

La cérémonie traditionnelle du 11 novembre est le moment de se souvenir.

Tout d'abord, pour honorer les enfants de la paroisse morts au champ d'honneur ou disparus, une souscription a été effectuée, selon l'abbé Seyral, curé de Alles (1919-1938), pour placer dans l'église une plaque commémorative. La souscription a rapporté la somme de 510 francs. Cette plaque, en marbre blanc, avec des drapeaux en couleurs, porte la mention : « Aux morts pour la France, Paroisse d'Alles 1914-1918 », puis la liste des noms en lettres dorées, avec leur affectation et leur date de décès. En bas, on lit cette phrase : « Nous sommes fondés à espérer pour nos héros la couronne qui ceint le front des élus⁽¹⁾. Car. Mercier⁽²⁾».

Cette plaque installée dans l'église, près des fonts baptismaux, a été retirée suite à l'édification du monument aux morts de la commune. Elle est actuellement déposée dans le petit grenier de la sacristie.

⁽¹⁾ En terme religieux, un élu est prédestiné par Dieu au salut, donc à la vie éternelle.

⁽²⁾ Le Cardinal Mercier (1851-1926) était un prélat belge. Il fit preuve d'un grand courage pendant l'occupation allemande de 1914-1918.

SOMMAIRE

RUBRIQUE MÉMOIRE

Alles : à ses soldats morts pour la France par Michel ROBIN (pages 2 à 5).

Le Bugue : la vie des quartiers avant la guerre par Norbert MARTY (pages 6 à 10).

Une demeure de caractère : La Pèchère par Gérard MARTY (pages 21 à 23).

RUBRIQUE PASSION

Et de tourner, les moulins ont cessé par Gérard Marty (Pages 17 à 21)

RUBRIQUE OCCITAN

Del temps que lo bestium parlavan per Gérard MARTY (pajas 11 a 13).

Au temps où les bêtes parlaient par Gérard MARTY (pages 11 à 13).

Louis DELLUC et les gabarriers par Louis Delluc (page 14 à 16).

RUBRIQUE ACTUALITÉS

Belvès : peintures murales (Page 24)

Surprise de l'automne (page 24)

Sur votre agenda (page 24).



Plaque installée par l'abbé Seyral

Le monument a été érigé près de l'église, à l'emplacement de l'ancien cimetière pour perpétuer le souvenir des morts de la guerre 1914-1918. On a tenu à rappeler aussi ceux de 1870-1871 et plus récemment, les morts de 1939-1945. Une plaque a été apposée ensuite à la mémoire des anciens d'AFN, morts pour la France entre 1954 et 1962.

L'édification des monuments aux morts résulte d'une loi du 25 octobre 1919 sur « la commémoration et la glorification des morts pour la France au cours de la Grande Guerre ».

Le préfet de la Dordogne écrivit en 1920 que « dans un noble sentiment de piété et de patriotisme, la plupart des communes ont tenu à consacrer, par un monument digne d'eux, la mémoire de leurs enfants morts pour la Patrie ».

Généralement, le monument était élevé au centre du village afin qu'il soit vu de tous en rappelant le sacrifice des soldats et pour ne pas oublier leurs noms ; de même l'emplacement devait être relativement tranquille afin d'inciter au recueillement. Celui d'Alles a été bien choisi : au bourg, près de l'église.

En outre, un enclos sacré a été établi autour, lequel est franchi lors des commémorations. C'est le territoire symbolique des morts de la guerre. Quant à l'urne funéraire sur le monument, elle représente les cendres des disparus.

Rappelons que la France a mobilisé pour la Grande Guerre huit millions d'hommes dont cinq au front. Un million et demi de ses soldats sont morts, soit près d'un poilu engagé au front sur trois, un soldat pour vingt-huit habitants ou encore trois vies par km² du territoire qui s'étend sur 550 000 km². Signalons aussi que 17% des morts sont des « disparus » dont les corps ont été déclarés « inconnus ».

**LES MORTS POUR LA FRANCE DE LA
COMMUNE D'ALLES
1870-1871**

VITRAT Antoine : caporal au 54^e de ligne, fils de Jean Vitrat et de Marie Delteil, propriétaires cultivateurs à Sors, décédé le 16 août 1870 à Gravelotte, âgé de 26 ans et demi.

LARRUE Henri : mobile de la Dordogne, fils d'Antoine Larrue et Françoise Jemmy, propriétaires cultivateurs au Montagner, tombé le 2 décembre 1870 à la retraite de Patay ayant eu l'estomac traversé par une balle prussienne, âgé de 22 ans.

CARPE Pierre dit Taney : mobile de la Dordogne, fils de Jean Carpe et de Marie Bazadet propriétaires cultivateurs aux Fourniers, blessé le 2 décembre 1870 à la jambe, mort le 18 décembre 1870 à l'hôpital d'Orléans, âgé de 22 ans.

BAZADET Jean, second Bazadet : mobile de la Dordogne, fils de Jean Bazadet et de Marie Guiraudet propriétaires cultivateurs aux Girals, tombé le 11 janvier 1871 au Mans d'une large blessure aux flancs, âgé de 22 ans.

DELTEIL Antoine : 12^e artilleurs puis 2^e train d'artillerie, fils de feu Pierre Delteil et de Jeanne Bessou, rentré de Sedan à Paris, fait prisonnier à Montretout le 13 janvier 1871, mort dans le courant de février 1871 à l'hôpital de Karl à Cologne d'une fièvre violente, âgé de 28 ans.

1914-1918

POUMEYRIE Abel de Petit Bout, sergent major au 108^e d'infanterie de Bergerac, décédé le 8 septembre 1914 à Thiéblemont-Courdemange (Marne).

FAURE Bernard des Chambeaux, soldat au 20^e régiment d'infanterie, tué le 10 septembre 1914 à Mestiercelin (Nord).

DELORD Louis de Leyrat, soldat au 220^e régiment d'infanterie, tué le 27 octobre 1914 à Notre-Dame-de-Palameisse (Meuse).

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **POUMEYRIE** 102°

Prénoms **Abel**

Grade **Sergent Major**

Corps **102^e Régiment d'Infanterie**

N° **11027** au Corps. — Cl. **1027**

Matricule **564** au recrutement **Bergues**

Mort pour la France le **08 septembre 1914**

Lieu de mort **Châtiment, L'ennemi**

Genre de mort **Tué à l'ennemi (Armes)**

Né le **24 Décembre 1879**

à **Chât** Département **Bordeaux**

Arr^s municipal (p^s Paris et Lyon) }
à défaut rue et N^o.

Jugement rendu le **30 Juillet 1917**
par le Tribunal de **Bergues**

Cette partie a été transmise le **8 Août 1917**
à **Chât** (Bordeaux)

N^o du registre d'état civil **4656**

259-708-1022. [20433]

Abel Poumeyrie : premier mort de la commune le 8 septembre 1914

Fiches consultables sur le site : Mémoire des hommes

MARES André, soldat au 9^e régiment d'infanterie, tué le 25 septembre 1915 à Warlus (Pas-de-Calais).

VIRAT Étienne des Chambeaux, sergent au 258^e régiment d'infanterie, tué le 21 mars 1916 au bois de Malancourt (Meuse).

BESSE Léon des Estèves, caporal fourrier au 416^e régiment d'infanterie, tué le 24 avril 1916 au bois d'Houdremont (Meuse).

DELBOS Pierre de Sors, soldat au 106^e régiment d'infanterie, tué le 17 avril 1917 au bois de la Bouette près de Moussy-sur-Aisne (Aisne).

ESCARDANT Louis des Lébreys, sous-lieutenant au 10^e bataillon des chasseurs, disparu en septembre 1915.

BERTOUNESQUE Marc-Roger du Gers, soldat au 412^e régiment d'infanterie, disparu en août 1916.

VERGNE Émile, mort en convalescence chez ses parents à Sors.

PARTIE À REMPLIR PAR LE CORPS.

Nom **DELBOS**

Prénoms **Pierre**

Grade **Soldat de 2^e classe**

Corps **106^e Régiment d'Infanterie**

N° **1458** au Corps. — Cl. **115**

Matricule **191** au recrutement **Bergues**

Mort pour la France le **17 Avril 1917**

Lieu de mort **Bouette (Aisne) tué à la Bouette**

Genre de mort **Tué à l'ennemi**

Né le **01 Juin 1895**

à **Bergues** Département **Bordeaux**

Arr^s municipal (p^s Paris et Lyon) }
à défaut rue et N^o.

Jugement rendu le _____
par le Tribunal de _____

Cette partie a été transmise le **11 Avril 1917**
à **Alles (Bordeaux)**

N^o du registre d'état civil **2190/9**

Pierre Delbos : tué à l'ennemi le 17 avril 1917

1939-1945

HUARD Roger des Chambeaux, soldat au 317^e RALP, tué le 11 juin 1940 à Saint-Hilaire-le-Petit, âgé de 33 ans.

Une petite plaque en marbre blanc porte les mentions ci-dessus et : En souvenir de mon cher époux - profonds regrets.

Elle est rangée dans le petit grenier de la sacristie.

SEGALAT Pierre, du 4^e Régiment de tirailleurs marocains, mort à Taza (Maroc) le 17 septembre 1941. Il était âgé de 20 ans.

1944

Une stèle commémorative a été érigée à Montagné, à l'endroit où a été tué Marcel Schmidt, âgé de 26 ans le 2 avril 1944.

Luxembourgeois enrôlé de force dans l'armée allemande, déserteur du front russe, Marcel Schmidt était placé comme ouvrier agricole dans une ferme.

Il dut s'échapper lors d'une incursion allemande à Alles et fut tué dans sa fuite vers le bois de Montagné.

Inhumé dans la commune, sa famille a rapatrié le corps au Luxembourg après la guerre. (Mémorial de la Résistance en Dordogne sous la terreur nazie. ANACR Dordogne Périgieux 1985)

L'espace sur lequel le monument aux morts a été érigé était l'ancien cimetière qui était fermé depuis 1927. Dans sa séance du 4 décembre 1945, le Conseil Municipal présidé par le maire Gaston Ségala décida de transformer l'ancien cimetière en place publique et demanda de prendre un arrêté pour mettre en demeure les familles d'enlever les croix et les monuments existants avant le premier juillet 1946.

Le 3 juin 1946, Gaston Ségala exposa au Conseil qu'un comité avait été créé en vue de l'érection d'un monument à la mémoire des morts aux trois guerres.

Ce comité avait recueilli par des dons et des soirées récréatives la somme de 87 000 F. Il invita le Conseil à voter la somme de 10 000 F à titre de participation de la commune.

Le 18 décembre de la même année, le Conseil examinait le plan et le devis. Le prix du monument soit 94 080 F était couvert par les souscriptions et les soirées récréatives. La transformation du cimetière en jardin public coûtait 131 920 F et nécessitait le recours à l'emprunt. Finalement, le 12 janvier 1947 le coût de l'aménagement se trouvait réduit à 126 000 F. Il serait couvert par un emprunt de 96 792 F et le transfert d'un reliquat de 29 208 F sur des travaux d'entretien des chemins vicinaux. Les travaux pouvaient donc être entrepris.

Sources : Archives communales, Archives départementales et religieuses.

Michel ROBIN

Secrétaire de l'Association "Jeunesse Alloise".



Cérémonie du 11 novembre 2011 à Alles

LE BUGUE : LA VIE DES QUARTIERS AVANT GUERRE.

Norbert Marty après avoir évoqué la grande crue de 1960 raconte ses souvenirs de jeunesse et se revoit en train d'arpenter les quartiers du Bugue à l'affût de scènes pittoresques.

Avant la seconde guerre mondiale, au-delà du pont sur la Vézère en direction du Buisson, il y avait deux auberges à gauche et l'épicerie de la Léoncie à droite. Ensuite, c'était la campagne...

Toutes les activités et particulièrement le mardi, jour de marché, se situaient dans le bourg. La rue de la République qui s'appelait avenue de la Gare, était la plus animée.

Le père Bousquet régnait en maître dans cet immense labyrinthe rempli de faïence et de ferraille. La boutique était encombrée de tous les ustensiles nécessaires à la vie rurale depuis les lourdes enclumes pour les forgerons jusqu'aux vis et clous de toutes dimensions en passant par les poêles, marmites, plats et assiettes. Si l'objet recherché n'était pas dans la boutique, le commerçant partait dans d'obscurs et étroits couloirs.



Collection Jean Batailler

À droite, la Place de l'Hôtel de Ville, à gauche, le Marché aux Volailles et en face l'Avenue de la Gare

On ne voyait circuler que des piétons ou des cyclistes. Deux ou trois voitures stationnaient sur la place de la mairie : la C4 du Cantou le boucher, une Trèfle et une 202 Peugeot. La patache, brancards relevés, attendait la prochaine arrivée du train. Elle assurait le transport des voyageurs entre le bourg et la gare éloignée de deux bons kilomètres.

On accédait au marché aux volailles qui dominait la rue par deux larges escaliers. Au pied de celui de droite se trouvait le magasin de prêt à porter chez Thomas et juste à côté, une quincaillerie-droguerie.

Il s'enfonçait on ne sait où mais il rapportait toujours la chose demandée. À croire que la colline sur laquelle s'accrochent les maisons et les ateliers était un véritable gruyère.

Pendant la guerre, le magasin était toujours bondé de clients qui venaient chercher là ce qu'ils n'avaient pu trouver nulle part ailleurs. Mais l'originalité de la boutique se situait à la caisse. D'abord parce qu'elle était tenue par une plantureuse blonde de 25 printemps qui n'avait rien de la froideur des caisses-enregistreuses.

Ensuite et surtout parce que la caisse était constituée par une simple mais solide tourtière en fonte placée au milieu du comptoir. Lors du paiement, la caissière soulevait légèrement le couvercle pour y glisser les billets et rangeait négligemment les pièces dans un tiroir.

À côté de la droguerie se trouvait l'Épicerie Parisienne qui était un peu notre Fauchon à nous, au Bugue.

Et la librairie Bertrand ! Étroite, pas très lumineuse c'était aussi un studio de photographie qui a édité de nombreuses cartes postales du Bugue et qui tenait le cinéma « Palace ».

Ensuite l'inévitable café, bureau de tabac, recette buraliste qui vendait aussi des articles de pêche.

Ayant passé les escaliers inégaux et disjoints conduisant au quartier du Calvaire, on rencontrait le magasin « Au souvenir ». Un peu plus loin s'ouvrait le marchand de journaux que l'on disait « Chez Totolle ». Puis, deux magasins de graines, semences, sons, issues et engrais encadraient une pharmacie et une horlogerie, annexe d'un autre magasin.

Dans un décrochement de la rue était installée la forge du père Laclide dont l'énorme soufflet suspendu au plafond occupait tout le fond. Comme toute forge de l'époque, elle avait, pour ferrer les bœufs et les vaches de labours, un travail que l'on appelait ici « tramail » sans doute parce que les sangles et les cordages rappelaient les filets de pêche.

Le robuste cadre en bois muni de sangles actionnées par les rouleaux était capable de soulever des bœufs d'une tonne. Les rouleaux fonctionnaient comme des treuils en enroulant les sangles passées sous l'animal jusqu'à ce que les pattes de celui-ci ne touchent plus terre.

Généralement, à cet instant le bœuf évacuait une bouse liquide qui giclait sur la rue si l'apprenti n'était ni assez rapide ni assez adroit pour recueillir le tout dans une casserole à long manche.

En cas d'échec l'apprenti avait droit à une bordée d'injures qui n'effaçait pas les dégâts éventuels sur le passant distrait qui n'avait pas repéré l'opération en cours.



Collection Jean Batailler

La librairie Teillet, éditrice elle aussi, de cartes postales. On remarque que le café-tabac n'avait pas encore traversé la rue du Calvaire



Photo Gérard Marty

***Les outils du maréchal-ferrand :
râpe, lame, rainette, brochoir,
tricoise***

Les fers se posaient sur les sabots de la bête pour lui donner plus de force et de stabilité lors des labours ou des charrois dans les chemins de terre.

Suivant la façon de l'animal de poser son pied et les travaux envisagés, chaque pied recevait un ou deux fers. L'animal soulevé dans le travail, l'apprenti pouvait ligaturer le pied avec une lanière de cuir et le présenter au maréchal-ferrand qui enlevait le vieux fer avec le brochoir, marteau-arrache-clou et parait le sabot en éliminant la corne ancienne du sabot avec une râpe rogne-pied.

Le forgeron présentait ensuite un fer adapté à la taille des sabots de l'animal.



Photo Gérard Marty

***Fers et clous pour les bœufs :
l'oreille, partie dressée du fer est
rabattue sur l'avant du sabot***

La fixation du fer se faisait en enfonçant dans la corne des clous à tête carrée que l'on appelait « cabosses ». Le forgeron plaçait de la main gauche un gros marteau sous le pied pour assurer les coups qu'il donnait de la main droite avec un marteau plus petit, le brochoir. Les clous ressortaient sur le côté du sabot. Il les coupait à la tenaille tricoise et les aplatissait au brochoir. Restait alors à rabattre l'oreille du fer sur l'avant du sabot. Ces opérations nécessitaient dextérité, précision et célérité car l'animal devait rester suspendu le moins longtemps possible.



Collection Jean Batailler

La forge du père Laclide, tenue pendant la guerre, par un réfugié alsacien

N'oublions pas qu'un clou mal implanté pouvait entraîner une infection et la perte de l'animal. L'opération terminée, les bœufs faisaient sonner leurs fers neufs sur l'asphalte avant de rejoindre leur étable. Ils pouvaient rencontrer un attelage qui allait prendre la relève à la forge Laclide.

Le ferrage des chevaux se faisait sans avoir recours au travail car, contrairement au bœuf, le cheval peut se tenir sur trois pattes. Autre différence, le cheval n'a qu'un sabot à chaque pied. Après avoir enlevé le vieux fer et paré le sabot en coupant et râpant la corne ancienne, choisi un fer à la taille du pied, le forgeron portait le fer au rouge cerise à la forge. Ensuite il appliquait ce fer sur la corne. Aussitôt, il se dégageait une épaisse fumée âcre qui se répandait immédiatement dans toute la rue. Cette opération, parfaitement indolore pour l'animal, permettait d'ajuster la surface de la corne au fer. Quand ce dernier avait bien fait sa place, le fer était refroidi dans l'eau et fixé par des « cabosses » plus longues que celles destinées aux bœufs.

Aux abords de la forge, les trottoirs étaient encombrés sur des dizaines de mètres par des charrues et des brabants en attente de réparations. Les outils plus encombrants comme les faucheuses et les râteleuses étaient stockés sur la place, près du mur de la mairie, entre la porte des pompiers et celle où l'on entreposait, en vue des jours de marché, les étalages des forains. Le forgeron disposait ainsi de deux annexes en pleine ville.

En poursuivant vers la gare, on rencontrait successivement la petite épicerie de Mme Bonnet qui desservait les clients du quartier de la Faure et au-delà vers la gare.



Collection Jean Batailler

Épicerie, avenue de la Gare

Le magasin du coutelier qu'on appelait « l'agusin » était juste avant de prendre le chemin de la Faure. Il renfermait un éventail de couteaux et de ciseaux de toutes tailles et parfois des navajas ou des lames de l'Orient. Pradère, fils et petit-fils de coutelier, gardait l'amour du travail bien fait. Son grand-père avait fait le tour de France et son père, un colosse, allait dans les villages en portant la meule d'affûtage sur son dos.

Ayant passé la route de la Faure qui conduisait aux écoles primaires, on arrivait au magasin de graines « Élite Clause » puis à l'hotel Rey qui tenait restaurant et offrait des écuries pour ceux qui venaient aux foires en voiture à cheval du côté de Campagne. C'est cet hôtel qui assurait les correspondances avec le train grâce à la patache.

En face, s'ouvrait au numéro 39, le garage Magimel, concessionnaire des voitures Citroën. C'était un important atelier de mécanique automobile.



Collection Jean Batailler

Le garage Magimel avec un bel échantillon de voitures d'avant-guerre.

À remarquer, la pompe à essence manuelle

Poursuivant vers la gare sur le trottoir de droite, on passait devant la maison de l'huissier puis la petite épicerie Lacoste. On précisait d'ailleurs Lacoste-Faurie puisqu'elle habitait à la Faure et qu'il y avait plusieurs Lacoste au Bugue dont un meunier et un chiffonnier dit « lo pelhaire ».

En remontant vers la Place du Marché sur le trottoir côté Vézère, on voit la rivière par la trouée d'un jardin puis une grosse maison à l'architecture classique qui avance sur la rue : c'est la demeure du docteur Buret.

Norbert MARTY

À suivre



Collection Jean Batailler

En remontant vers la place du marché, sur la gauche la maison du docteur Buret qui avance sur la rue, à droite, le magasin du coutelier

DEL TEMPS QUE LO BESTIUM PARLAVAN.

UN CHEN QU'ÈRA QUALQU'UN.

Dempuèi que lo chen causiguèt de sègre l'òme, l'òm sap pus si quò es l'òme que a avesat lo chen o si quò es lo chen que a domdat l'òme. Pòdi pas me figurar que los chens venguèron rasís los campaments nonmàs per rosicar las òssas qu'aquels paubres salvatges gitavan après-merendar. Per ma fe, los chens comprenquèron lèu que los òmes poiurián far ren si los ajudavan pas.

E los chens s'aisinèron de regir los afars coma caliá mai si los òmes cresián tojorn èstre los mèstres.

Quò es els que sinèron los pas de las bèstias que los òmes anèron caçar, quò es els que gardèron lo bestial que los òmes s'eimaginèron d'elevar, quò es enquera els que japèron per avertir de qualque dangièr o quand un estrangier s'apropchava de las cabanòtas.

En gratonant la tèrra jos los garrics, los chens faguèron veire als òmes lo pus meravilhós botarel a metre sus la taula : la truffa !

E quand un òme l'i vei pus, quò es son chen que lo mena en lo gardant de se far espotir quand vòl trençar la rota.

Sabi pas si z'avètz remarcat mas quand un chen e un òme an passat ensemble qualquas annadas prenon lo meteís biais de se téner coma si lo chen voliá pas far tòrt a son mèstre. Si l'òme se ten fièr, lo chen se carra ; a l'encontrari si lo mèstre es malurós, lo chen s'abolís e baissa lo cap. Quò es benlèu per aquò que l'òm ditz d'un òme dins lo malur « lo paubre chen ».

Un jorn, en tornant de crompar un parelh de buòus dins una bòria cunhada dins un combal demest las garriçadas, mon paire sortiguèt de sa pòcha un chen pas pus gròs que lo punh.

AU TEMPS OÙ LES BÊTES PARLAIENT.

UN CHIEN QUI ÉTAIT QUELQU'UN.

Depuis que le chien a choisi de suivre l'homme, on ne sait plus si c'est l'homme qui a apprivoisé le chien ou le chien qui a dompté l'homme. Je ne puis imaginer que les chiens sont venus près des campements uniquement pour ronger les os que ces pauvres sauvages jetaient après manger. D'après moi, les chiens comprirent très tôt que les hommes ne pourraient rien faire s'ils ne les aidaient pas.

Les chiens firent en sorte de régler les affaires au mieux même si les hommes croyaient toujours être les maîtres.

Ce sont eux qui flairèrent la piste des bêtes que les hommes allèrent chasser, ce sont eux qui gardèrent les animaux que les hommes s'ingénierent d'élever, ce sont eux encore qui aboyèrent pour avertir de quelque danger où quand un étranger s'approchait des huttes.

En grattant la terre sous les chênes, les chiens firent voir aux hommes le plus merveilleux champignon à mettre sur la table : la truffe !

Et, quand un homme n'y voit plus, c'est son chien qui le conduit en lui évitant de se faire écraser quand il veut traverser la route.

Je ne sais pas si vous l'avez remarqué mais quand un homme et un chien ont vécu ensemble quelques années, ils prennent la même façon de se tenir comme si le chien ne voulait pas faire du tort à son maître. Si l'homme porte beau, le chien crâne ; au contraire si le maître est malheureux, le chien se recroqueville et baisse la tête. C'est peut-être pour cela que l'on dit d'un homme dans la malheur : « le pauvre chien ».

Un jour, en revenant d'acheter une paire de bœufs dans une ferme cachée dans un vallon au milieu des bois, mon père sortit de sa poche un chien pas plus gros que le poing.

Aquela pauma de pials, viva coma l'eslhauç s'acostumèt d'un soat a nosautres : io per l'afincar, ma maire per li balhar la sopa et mon paire per lo trabalh. Èriam un pauc einojats per sa color de cendras. Grisastre del nas a la coa, semblava mai un ratonet qu'un chen e l'òm podià pas dire si èra per la çaça, la garda deus bestialons o nonmàs la maison. Lo sonèrem Labrit coma aviam fach per los autres chens avant el.

Labrit cresquèt vistament mas sa color virèt pas e, fin finala, èriam gloriós d'aver un chen que semblava pas los autres. Nos faguèt lèu comprèner que n'èra pas aquí per se laisser viure mas per prene son fais dins lo trabalh de la bòria e ganhar son minjar.

Quand ma maire apelava lo bestialon de la bassa-cort, Labrit anava assemblar polas, canards, pintaras e piòtas. D'en prumier, lo gal fuguèt un pauc jalós de pèrdre lo govèrn de la polalha, mas après aver laissat qualques plumas tot se passèt sans tròp codascar.

Après dejunar, son cafe begut, mon paire barrava son cotèl e partiá al trabalh. Ma maire donava la sopa a Labrit. Mas sul pas de la porta mon paire credava :

– He la Minhona !

La Minhona èra la cavala que codava pel prat en atendent de tornar trabalhar. La cavala levava lo cap e veniá piana piana per se fàr atalar.

Alaidonc, Labrit laissava sa sopa per córrer quèrre la cavala, japava un bon tròç, la cavala baissava la testa coma per li dire :

– Quò vai, ai comprés, cal partir trabalhar !

Mon paire preniá la cavala pel liacòl e la menava a la carreta per l'atalar. Labrit pel costat, la coa levada, tirant la lenga amb un risolet, semblava dire :

– As vist que te l'ai menada la cavala. Urosament que sei aquí !

Cette pelote de poils, vive comme l'éclair, s'accoutuma fort bien à nous : moi pour les caresses, ma mère pour la soupe et mon père pour le travail. Nous étions un peu ennuyés par sa couleur de cendres. Grisâtre du nez jusqu'à la queue, il ressemblait plus à un rat qu'à un chien et on ne pouvait dire s'il était pour la chasse ou pour garder les animaux ou la maison. Nous l'avons appelé Labrit comme ses prédécesseurs.

Labrit grandit rapidement mais sa couleur ne changea pas et, finalement nous étions satisfaits d'avoir un chien qui ne ressemblait à aucun autre. Il nous fit vite comprendre qu'il n'était pas là pour se laisser vivre mais pour prendre sa part au travail de la ferme et gagner sa pitance.

Quand ma mère appelait les animaux de la basse-cour, Labrit rassemblait poules, canards, pintades et dindons. Au début le coq fut jaloux de perdre la direction de la volaille mais après avoir laissé quelques plumes tout alla sans trop crier.

Après le déjeuner, son café avalé, mon père fermait son couteau et partait au travail. Ma mère donnait la soupe à Labrit. Mais, sur le pas de la porte, mon père criait :

– Hé la Mignonne !

La Mignonne était la jument qui paissait dans la pré en attendant de revenir au travail.

La jument levait la tête et venait tranquillement pour être attelée.

Alors, Labrit abandonnait sa soupe pour aller chercher la jument, jappait un bon coup, la jument baissait la tête comme pour lui dire :

– Ça va, j'ai compris, faut aller au boulot !

Mon père prenait la jument au licol et la conduisait à la charrette pour l'atteler. À côté, Labrit levait la queue, tirait la langue, comme dans un sourire et semblait dire :

– Tu as vu, je te l'ai amenée la jument. Heureusement que je suis là !

Vistament, lo chen acabava de minjar sa sopa per èstre prèste a sautar sus la carreta a costat de mon paire coma segond carretier.

Un còp, un vesin empruntèt la cavala e la carreta per un après-miègjorn. Labrit se diguèt que deviá espiar las operacions de pres. Demorèt entre l'òme e la cavala per s'assegurar que tot anava coma cal.

Quand lo vesin volguèt montar sus la carreta, Labrit se teniá dejà a la plaça del menaire. L'òme butiguèt lo chen per prèner las bridas.

Quand lo ser, tornèt la cavala, lo vesin diguèt a mon paire :

– Ton chen quò es nonmàs qu'un orgulhós !

E Labrit avisava la cavala en tirant la lenga amb son risolet coma per li dire :

– As vist ! Nos 'n sèm tirats amb aquel òme que coneis pas ren als cavals !

Aquelas doas bèstias èran coma fraire e sòr. Ço que me fai dire aquò quò es çò que arribèt qualques temps pus tard quand aguèrem un chenaton per ajudar Labrit que se fasiá vieilh. Lo jòine volguèt jaupilhar a la cavala, el tanben. La Minhona l'avisèt e li ajustèt un còp de pè sul morre que lo paubre petit chen jamai pus l'i tornèt !

L'amistat quò se parteja pas.

De sègre.

Le chien terminait vite sa soupe pour être prêt à sauter sur la charrette à côté de mon père comme second cocher.

Une fois, un voisin emprunta la jument et la charrette pour une après-midi. Labrit se dit qu'il devait surveiller les opérations de près. Il resta entre l'homme et la jument pour vérifier que tout allait bien.

Quand le voisin voulut grimper sur la charrette, Labrit se tenait à la place du conducteur. Il dut le pousser pour prendre les rênes.

Le soir, quand il rendit la jument, le voisin dit à mon père :

– Ton chien n'est qu'un orgueilleux !

Et Labrit regardait la jument, tirant la langue dans un sourire, comme pour dire :

– Tu as vu, on s'en est sorti avec cet homme qui ne connaît rien aux chevaux !

Ces deux animaux étaient comme frère et sœur. Ce qui me fait dire cela, c'est ce qu'il advint plus tard quand nous eûmes un petit chien pour aider Labrit qui devenait vieux. Le jeune voulut lui aussi aboyer à la jument. La Mignonne le regarda et lui donna un coup de pied bien dosé sur la nez. Le pauvre jeune chien plus jamais ne recommença.

L'amitié, cela ne se partage pas.

À suivre.

Gérard MARTY



Illustracion Jacme Saraben

Illustration Jacques Saraben

LOUIS DELLUC ET LES GABARIERS.

Louis Delluc, en 1965, est allé recueillir des renseignements sur la batellerie auprès des derniers gabarriers à Beaulieu et à Argentat. Le numéro 4 du Bornat de 1981 a publié le récit de sa rencontre avec M. et Mme Clavière âgés respectivement de 85 et 82 ans.

Delluc a été reçu dans la petite cuisine du couple de gabarriers d'Argentat. Bien entendu, ils se sont exprimés en occitan.

– Aici l'òm es, amb un cambàs, del canton al lièch o a la taula.

Me sei botat sus la balustrada e ai avisat : se vei grand coma un mocha-nàs de la Granda Aiga, demest las ostrics e lo mentraste. Un sendarèl, gaire fretadis, s'en vai lo long de la rebièra. De que parlèm ? de la batelariá de segur, mas d'abòrd de la guèrra de 14. El, èra estat a las Esparjas e io, a la trenchada de Calona qu'èra rasis. La femna parlèt dels malurs de la guèrra, de la misèra amb solament dètz sòus per jorn d'allocacion per noirir dos mainatges. Misèra de la guèrra ! e torneriam sus la misèra e la talant del temps de la batelariá...

– Cargaviam onte nos trobaviam, diguèt Clavière, dels còps Als Pontons onte se fasián los batèus, o pus bas, en davalant. D'aici nos arrestaviam à Carennac o a Brivasac, a Crèissa del Carcin. Botaviam 4 jorns e dels còps 5 o 6, per davalalar trusca Liborna.

– Que neportaviatz per minjar ?

– Que neportaviam ? De las tortas de pan negre, de segur, e del lard, del cambajon, de la calhada. Tanben sovent los que nos vesían passar de la riba nos disián :

– Hé ! l'auvernhat ! lo pòrtes lo cambajon ?

Aquel cambajon, n'an pas de parier dins lo País-Bas, e nos l'aurián panat se avián pogut, tanben lo quitaviam pas de lonh, e lo neportaviam quand nos anaviam jaire...

– Ici, on est en une enjambée du cantou au lit ou à la table.

Je me suis mis à la balustrade et j'ai regardé. On voit grand comme un mouchoir de poche de la Dordogne, parmi les orties et la menthe sauvage. Un sentier, guère fréquenté, s'en va le long de la rivière. De quoi nous parlons ? De la batellerie bien sûr, mais d'abord de la guerre de 14. Lui avait été aux Éparges et moi à la tranchée de Calonne qui était tout près. La femme parla des malheurs de la guerre, de la misère avec seulement dix sous par jour d'allocation pour nourrir deux enfants. Misère de guerre ! et nous revînmes sur la misère et sur la faim du temps de la batellerie...

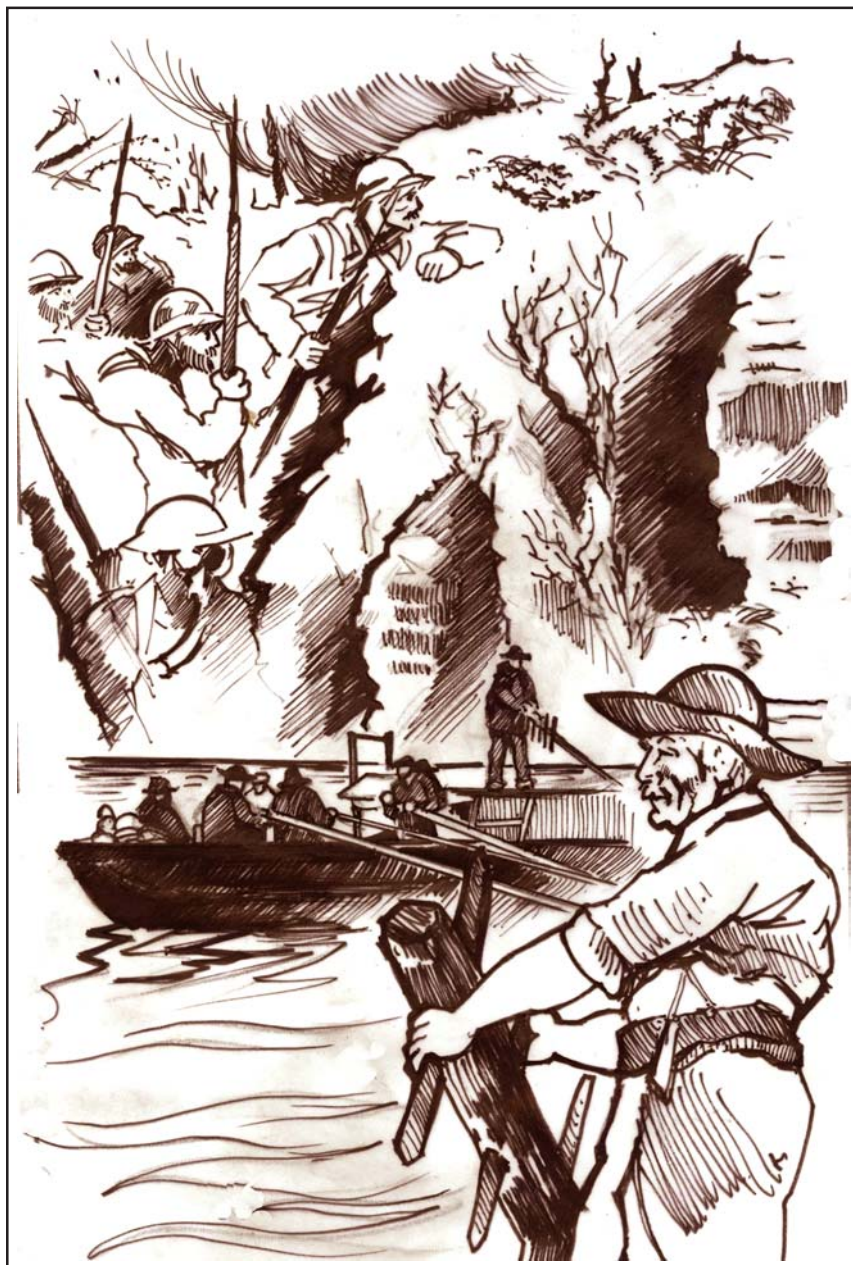
– Nous chargions où nous nous trouvions, dit Clavière, parfois à Espontours où se construisaient les bateaux, ou plus bas, en descendant. D'ici, nous nous arrêtions à Carennac ou à Brivezac, à Creysse du Quercy. Nous mettions 4 jours et des fois 5 ou 6 pour arriver jusqu'à Libourne.

– Qu'emportiez-vous pour manger ?

– Ce que nous emportions ? Des tourtes de pain noir bien sûr et du lard, du jambon, du « caillé »... Aussi ceux qui nous voyaient passer, de la rive, nous disaient :

– Hé ! l'Auvergnat ! tu le portes le jambon ?

Ce jambon-là, ils n'ont pas le pareil dans le Bas-Pays et ils nous l'auraient volé s'ils avaient pu, aussi nous ne le quitions pas de loin et nous l'emportions quand nous allions nous coucher...



Remembres de gabariers

Ilustracion Jacme Saraben

Souvenirs de gabariers

Illustration Jacques Saraben

– Per cargar un « croupet » aviam 40 sòus a quatre... Nòstres batèus ? N'i aviá de 52 pès de long e 12 pès de large.

Los « croupets », los « cojadours », las naus, tot aquò èra fach amb del bòis de garric. Un bon gabarier podià ental ganhar 12 francs per setmana.

Per tornar, montaviam amb lo camin de fer trusca Solhac e acabiam d'arribar a pè.

N'i aviá que montavan a la tira, mas pas pus naut que Solhac.

La femna :

– E los malurs vesètz... dels negats tots los ans... Me sovèni d'aquela annada onte ne demorèt tant al Chambon...

La femna del gabarier sosca un moment e tòrna prene :

– Quand nos marideriam, vesètz, qu'èra lo maridatge de las pèiras frejas...dels foguiers frejits se volètz... L'endoman de nòstras nòças, mon òme me diguèt :

– Veses, aurá es pus l'ora de far ripalha, quò es lo moment de trabalhar. Aviseriam dins nòstra borsa e li troberiam 40 sòus, pas un de mai...

Clavièra contunha :

– Los patrons gabariers trabalhaven sus lors batèus quand sabián ; endonc èran pilòtas. Dels còps, quand èran riches, los pus gròs trabalhaven pas.

Los gabariers èran apelats « mairandons » en Sarladès, qu'èra un chafre. En Argentat, los que n'avián nonmàs lors braces per butir la pala, los apelavan los « paladors ».

Se rapela una cançon :

« Bruches » Dordonha,
« Bruches » Malpas,
Mas n'auràs pas
Los gabariers d'Argentat.

– *Pour charger un « croupet » nous avions 40 sous à quatre... nos bateaux ? Il y en avait de 52 pieds de long et de 12 pieds de large. Les « croupets », les « cojadours », les nefes, tout ça était fait en bois de chêne... Un bon gabarier pouvait, vers 1900, gagner ses 12 francs par semaine. Pour revenir, nous montions par le chemin de fer jusqu'à Souillac et nous achevions d'arriver à pied. Il y en avait qui remontaient « à la tire » jusqu'à Souillac mais pas plus haut.*

La femme :

– *Et les malheurs voyez-vous...il y avait des noyés tous les ans... Je me souviens de l'année où il en resta tant, au Chambon...*

La femme du gabarier songe un instant, puis reprend...

– *Quand nous nous sommes mariés, voyez-vous, c'était le mariage des « pierres froides », des foyers refroidis si vous voulez. Le lendemain de nos noces, mon homme me dit :*

– *Vois-tu, maintenant ce n'est plus le moment de faire ripaille, c'est le moment de travailler. Nous avons regardé dans notre bourse et nous y avons trouvé 40 sous, pas un de plus...*

Clavière continue :

Les patrons gabariers travaillaient sur leurs bateaux, quand ils en étaient capables, alors ils étaient pilotes. Parfois, quand ils étaient riches, les plus gros, ne travaillaient pas.

Les gabariers étaient appelés « mariandous » en Sarladais. C'était un surnom. En Argentat, ceux qui n'avaient que leurs bras pour pousser la rame, on les appelait « rameurs ».

Il se rappelle une chanson :

*Tu grondes Dordogne,
Tu grondes Malpas,
Mais tu n'auras pas
Les gabariers d'Argentat*

ET DE TURNER, LES MOULINS ONT CESSÉ...

De nos Moulins Mes souvenirs.

Je suis d'une lointaine origine de profession meunière,
profession disparue.

La méthode de vie a changé,
de nos rivières à la plus humble petite vallée,
des milliers de moulins avaient été créés,
et pendant des siècles, ont tourné à l'usage de nos
campagnes.
C'est à dos de chevaux ou de mulets que les meuniers ont
parcouru les chemins et les sentiers en chantant pour
annoncer leur arrivée.

Les meuniers avaient le cœur gai,
les jeunes bergères aussi les attendaient avec le sourire.
Ils avaient la parole facile et agréable.
Que des peines de jour et de nuit pour faire les tournées
quand les loups les suivaient,
que de drames se sont passés.
J'ai vu tourner tous les moulins de la contrée.
Ils sont tous arrêtés depuis de longues années.

Roger Marty- 1983

Roger habite un moulin dans un étroit vallon du sud-est de la Dordogne. Il y est né voilà plus de 90 ans. Le ruisseau n'est pas très puissant mais il a alimenté avec constance quatre autres moulins qui utilisaient successivement son eau sur moins d'un kilomètre. Le moulin était couplé à une petite ferme : de quoi nourrir une paire de vaches pour les travaux des champs et cultiver un peu de blé et quelques milliers de pieds de tabac.

C'est au début des années 30 que les meules se sont arrêtées mais le moulin a repris du service pendant la guerre. On a refait la farine comme autrefois et on a cuit à nouveau le pain dans le four. Heureusement le savoir-faire n'avait pas été oublié et les gestes sont revenus naturellement.

Ainsi va le Moulin de Latour.

Ce qui frappe quand on arrive au Moulin de Latour situé au bord d'une route peu passante, c'est un calme surprenant qui entoure la petite maison basse. Nous revenons d'un seul coup dans un siècle qui n'a plus cours.



Roger Marty, ancien meunier

Tout est resté comme au temps de la meunerie, cependant vers les années 60 un tracteur Farmall est entré à la ferme pour effectuer les labours.



Le bief du moulin

Le bief est là, plein à ras bord, prêt à offrir une énergie naturelle qui attend, pour se donner sans nuisances, que s'ouvre la vanne retenant le flot.

Sur la porte d'entrée, une croix faite d'épis de blé et d'herbes de la Saint-Jean est là pour garantir de la foudre et pour apporter le bonheur non seulement à la maisonnée mais aussi aux visiteurs qui sont toujours les bienvenus.

Le moulin devait pouvoir survivre en autarcie et le meunier se faisait boulanger pour cuire le pain de sa famille et sans doute celui des familles les plus proches.

Le fournil s'appuie sur le bâtiment abritant l'habitation - une cuisine et une chambre - et le moulin. Le bois de chauffe est tout proche car la forêt commence à quelques mètres et grimpe à l'assaut de la colline qui enserme le vallon où coule le Cavérieux, affluent de la Lémance.



La croix sur la porte d'entrée

En contournant le four, on accède au moulin proprement dit dont un côté reste ouvert. Les meules sont enfermées dans leur coffre de bois. La trémie attend encore de recevoir du grain.



La porte du four

Il suffirait d'un geste pour libérer la force de l'eau, lancer la rotation de la lourde meule et réveiller le tictac du babillard annonçant au meunier la bonne rotation des meules.

Le moulin construit au XVII^e siècle aurait été acheté vers 1850 par l'arrière-grand-père de Roger. Roger se sent donc le dépositaire d'une longue tradition de meunerie qui va disparaître avec lui.



Roger s'apprête à ouvrir la vanne

Le moulin était doté d'un rouet horizontal. On peut imaginer qu'à la construction il s'agissait d'un rouet en bois. Avec les progrès de la métallurgie, il avait été remplacé par un rouet métallique que l'on voit encore appuyé au mur du moulin.

Un autre changement est intervenu dans les années 40 quand on a voulu adjoindre au moulin une petite machine à battre le blé. Le rouet a été remplacé par une turbine à axe horizontal. La transformation du mouvement horizontal de la turbine en mouvement vertical a été réalisée au moyen du pont arrière d'une automobile.

Grâce à cette astuce mécanique mise en place par Roger et quelques ingénieurs voisins, le cycle du blé se bouclait complètement au Moulin de Latour. Le blé récolté à la ferme, battu grâce à la turbine, moulu par les meules aboutissait sur la table de cuisine sous forme de pain cuit dans le four de la maison. Ce cycle naturel, brisé par les circuits du commerce international a été redécouvert dernièrement et baptisé « circuit court » !



Un ancien rouet du moulin

La cuisine a gardé l'aspect des années d'avant-guerre. La grande cheminée ouverte est toujours là. De chaque côté, dans les « cantons⁽¹⁾ », les coffres en bois sur lesquels on venait s'asseoir à la veillée et qui gardaient le sel au sec.

⁽¹⁾ Prononcer « contou »



La petite batteuse actionnée par la turbine



Un tarare

Au-dessus deux fusils au ratelier, mais des fusils qu'on appelait à chiens car les percuteurs étaient apparents pour utiliser des cartouches à broche. Et les deux « chalelhs⁽²⁾ » témoignent des temps où l'on s'éclairait aux lampes à huile.

Autre témoignage du siècle précédent : sur l'évier de pierre, la cruche en fer blanc qui gardait à la cuisine l'eau que l'on était allé chercher à la source et que l'on appelait « crubon⁽³⁾ » en Sarladais.

Dans le hangar, à côté d'antiques bicyclettes subsiste une charrue à versoir en bois. Cet instrument aratoire servait aux labours dans les petites fermes. Généralement il était tiré par une paire de vaches ou un cheval pour travailler les vignes. Un tarare, sorte de gros ventilateur à main, servait à séparer le grain de la balle. Il venait compléter le travail de la batteuse qui, en raison de sa petite taille, ne pouvait effectuer cette opération.

Roger, fidèle à la maison qui l'a vu naître, est rempli d'un optimisme communicatif. Il porte sur ses visiteurs le regard profond et chaleureux de l'humaniste. Il est toujours persuadé que malgré les changements qu'il a vécus au cours de sa longue existence, « la vie est la plus belle des choses ».

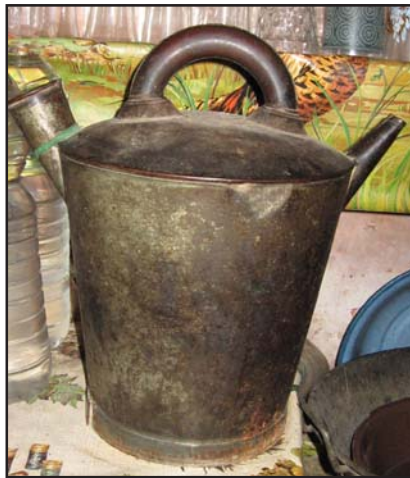
Gérard MARTY
Photos Gérard Marty

⁽²⁾ Prononcer « colèl »

⁽³⁾ Prononcer « crubou »



Charrue à versoir en bois



Sur l'évier, la cruche en fer blanc



*Les « chalelhs » encadrant deux
antiques fusils*

*Comme une fleur éclos,
la vie qui nous conduit
est la plus belle des choses.
Chaque jour dans nos cœurs,
a le parfum de rose.*
Roger Marty -1983

Les lecteurs peuvent s'étonner de l'abondance du patronyme Marty dans ce numéro. Roger, Norbert, Gérard n'ont aucun lien de parenté connu. Il s'agit simplement de l'effet de la fréquence de ce nom dans le Sud-Ouest.

UNE DEMEURE DE CARACTÈRE : LA PÉCHÈRE (suite).

En résumé, par suite du legs en 1912 de Bernard Tatareau à Henriette Lobligeois née Archambeaud, suivi du mariage en 1926 de Christiane Lobligeois, fille du couple Lobligeois, avec Charles Bardi de Fourtou, le domaine de la Péchère est entré dans l'histoire contemporaine.

C'est le moment de remercier son propriétaire actuel, Geyrac Bardi de Fourtou d'avoir bien voulu ouvrir au **Chalelh** ses archives afin de connaître une demeure singulière, construite par la volonté d'un soldat qui s'est impliqué avec passion dans l'histoire de la France du XIX^e siècle.

Outre ses archives, Geyrac Bardi de Fourtou a ouvert, pour le **Chalelh**, le coffre à secret de la demeure.



Le coffre de La Péchère

Ce coffre finement sculpté, en panneaux de bois massif, a sans doute accompagné le général Tatareau dans ses nombreux déplacements. Il renferme maintenant des habits liturgiques.



La clé du coffre

On se souvient que Mme Tatareau avait fait installer une chapelle privée. Il fallait donc des habits liturgiques pour célébrer les messes.

Ce sont les filles Tatareau qui se chargèrent de la confection et de la broderie des habits.

L'aube, portait des broderies à l'extrémité des manches.



Broderies sur une aube

Les chasubles qui enveloppent, physiquement et symboliquement, le prêtre lors des offices ont les couleurs correspondant aux temps liturgiques : le blanc pour les fêtes, Noël, Pâques, la Trinité et celles de la Vierge. Le rouge est utilisé pour la Pentecôte, les Rameaux et les fêtes des martyrs. Le violet est la couleur de l'Avent et du Carême. Le vert caractérise le temps qui suit l'Épiphanie et la Pentecôte : il représente l'espérance.

Le noir est réservé au vendredi saint et à la liturgie des défunts.

L'or qui confère une certaine solennité, peut remplacer le blanc, le rouge et le vert.

Les filles Tatareau ont donc brodé les habits conformément aux couleurs liturgiques, sauf le noir car les offices des défunts ne pouvaient être célébrés qu'à l'église paroissiale de Limeuil.



Détail des broderies



*Chasubles romanes
dites « boîtes à violon »
à broderies colorées
et à broderies dorées*



Manipule assorti à la chasuble

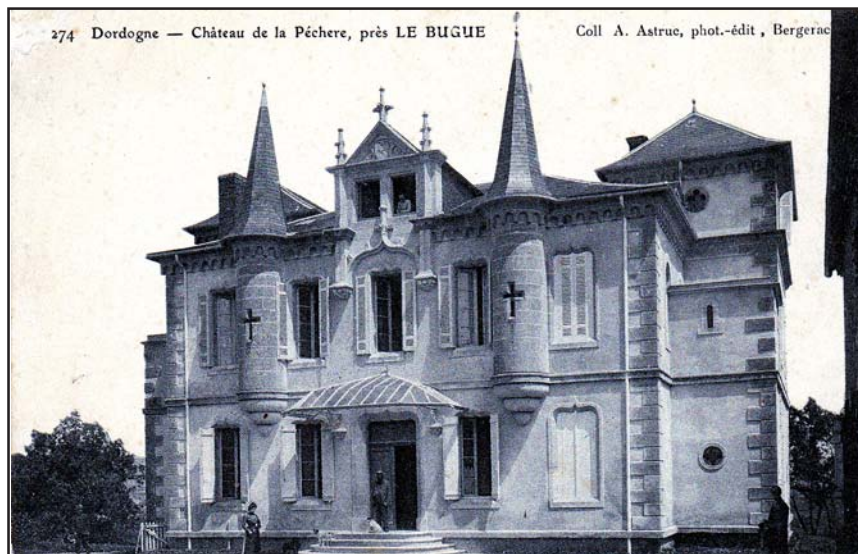


Bourse liturgique

Photos Josette Marty



Collection Jean Batailler



Collection Jean Batailler

Ici se termine l'évocation d'un site remarquable du Périgord. Remarquable, il l'est par les rochers naturels qui bordent la Vézère et dont les éperons vertigineux semblent se défendre contre une rivière trop agressive. Ce sont des rochers de légendes, les hommes ayant fréquenté ces lieux depuis tant de millénaires qu'ils y ont imprimé leurs croyances et leurs rêves.

Ses rêves, un général ayant observé une autre civilisation, a voulu les matérialiser en mariant dans sa propre demeure les styles de l'occident à celui qui l'avait si fortement impressionné en Afrique du Nord.

Gérard MARTY

ACTUALITÉS

Belvès : les travaux de restauration à l'intérieur de l'église Sainte-Marie de Montcuq ont mis en évidence des peintures murales de belle facture. Bien que le côté sud soit encore sous échafaudages, les peintures sur le mur nord sont visibles et d'un grand intérêt.



*Représentation de Moïse
sur le mur nord*



Surprise de l'automne : Notre camélia nous a offert une belle fleur en ce mois de novembre ensoleillé.

SUR VOTRE AGENDA

ALLES-SUR-DORDOGNE

Vendredi 3 février 2012 : à 20 h 30 conférences sur le catharisme par Richard Bordes, Jean-Claude Dugros et Jean Rigouste, organisées par « La Jeunesse Alloise » et « Mémoire et traditions en Périgord » à la salle des fêtes.

LO CHALELH

Bulletin de liaison de l'Association **Mémoire et Traditions en Périgord**
Rédaction : Josette et Gérard MARTY avec l'aimable participation de bénévoles.

Les Salveyries
24480 ALLES-SUR-DORDOGNE

Téléphone : 05 53 63 31 58

Courriel : marty.salverio@wanadoo.fr

Le site : <http://pagesperso-orange.fr/salverio>

PRODUCTION de l'Association
"Mémoire et Traditions en Périgord" :

"Lo Chalelh" abonnement annuel :
(13 euros)

LIVRES

"*KG, Prisonnier de guerre*" de
Fernand MARTY (13 euros)

"*Souvenirs d'ailleurs*" de Pierre
GÉRARD (10 euros)

"*Tibal lo Garrèl : e la carn que patís*" de Louis DELLUC édition
en occitan et français (20 euros).

DVD

"*Si parliam occitan*" scènes de la
vie paysanne en occitan (Sous-
titrées en français) (13 euros)

"*Vilatges dau Périgord*"
reportages en occitan sur Meyrals,
Calès et Limeuil (Sous-titrés en
français) (10 euros).

"*Brava Dordonha*"
Reportages en occitan sur Alles et
Paunat (Sous-titrés en français)
(10 euros).

"*Tèrmes dau Perigòrd*"
Reportages en occitan sur Redon
Espic et Cadouin. (Sous-titrés en
français) (10 euros).

"*Cloquièr dau Perigòrd*"
Mise en place de la cloche de
Conne-de-Labarde et histoire de
ramoneur (10 euros).

"*Perigòrd Negre*" : Peiraguda au
Coux et La Promenade du Nénét
(10 euros).